

Novák, Otakar

**[Péguy vivant: atti del Convegno Internazionale "Péguy vivant"
svoltosi presso l'Università degli Studi di Lecce dal 27 al 30 aprile 1977.
A cura di Jean Bastaire, Angelo Prontera, Guiseppe A. Roggerone]**

Études romanes de Brno. 1982, vol. 13, iss. 1, pp. [75]-79

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113406>

Access Date: 29. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

COMPTES — RENDUS

Péguy vivant. Atti del Convergnio Internazionale «Péguy vivant» svoltosi presso l'Università degli studi di Lecce dal 27 al 30 aprile 1977, a cura di Jean Bastaire, Angelo Prontera, Giuseppe A. Roggerone e col contributo de C. N. R. (Milella-Lecce, 1978, 16,30 × 23,30, 679 p., 6 reproductions hors-texte).

La couverture de cet ensemble volumineux de communications porte en exergue commun la déclaration connue de Charles Péguy: «Nous sommes socialistes exactement parce que nous savons que toute libération morale et mentale est précaire si elle n'est pas accompagnée d'une libération économique.» Ce qui ne veut pas suggérer que les sujets traités par les participants soient centrés uniquement sur les rapports de Péguy au socialisme. Ils sont en réalité beaucoup plus variés.

Succédant à d'autres colloques consacrés en ces dernières décennies à la mémoire et à l'œuvre du gérant des *Cahiers de la Quinzaine* — autant de monuments collectifs qu'on continue à lui dresser — celui-ci est mis sous l'égide d'un thème qui paraît impliquer une profession de foi. «Il y a un point sur lequel nous sommes d'accord d'avance, dit Roger Secrétain dans l'une des allocutions d'ouverture, c'est sur Péguy vivant. Nous ne cessons, depuis des années, et davantage à mesure que le temps passe, de répéter cela et de tenter de le montrer [...]. Vivant, présent, actuel. Il n'y a qu'un Péguy. Et il y a des péguysmes» (29—30).

Or, quand on feuillette les *Actes*, on découvre que cette unanimité est nuancée. En d'autres termes, on tombe aussi sur des délibérations qui ne s'identifient pas tout à fait avec une telle affirmation et qui révèlent que le titre du colloque constitue plutôt un problème. Ainsi au début des «Revendications populaires en matière de langue dans l'œuvre de Péguy» Renée Balibar proclame: «Péguy vivant: c'est un paradoxe, autrement dit un sujet de réflexion.» Et poursuivant sa réflexion elle dévoile que cette remise en question de la survie littéraire de Péguy soulève un autre paradoxe: «En regard du sens propre des mots en français, 'Péguy vivant' est un abus de sens, une figure de mots, qui propose de renverser la mort proprement dite et de nommer vie quelque chose qui n'a de nom en aucune langue» (407).

Mais il n'y a que cette vision des paradoxes. Écoutons ce que dit, dans le préambule à son texte «Jaurès, Péguy, classe(s) ouvrière(s) et réalisme politique», Jacques Birnberg: «Certains d'entre nous auront donné un assentiment sans réserves au titre du présent congrès. Ils pensent que l'œuvre et la pensée de Charles Péguy sont bien vivantes. D'autres ont eu l'occasion de laisser entendre plus d'une fois et récemment encore que pour eux la vision et les convictions politiques de Péguy sont historiquement datées et limitées, ne présentent en fait plus qu'un intérêt rétrospectif et d'ordre littéraire, que toute autre attitude à leur égard relève d'un culte. Ces deux points

de vue contradictoires devraient nourrir le débat» (137). Voilà deux optiques qui, poussées ainsi à l'extrême, ne peuvent en fin de compte que s'exclure l'une l'autre. Il n'y a pas que des perspectives aussi radicalement contrares. Il reste que le problème de tels points de vue opposés s'est en partie réellement reflété dans le débat représenté par le colloque pris comme tout.

Tournons encore quelques pages. Dans sa communication sur l'«Actualité des visages de pères dans l'œuvre de Péguy», Guy Lecomte a manifesté l'intention de donner à ses réflexions méthodologiques introductives une allure sociologiquement rigoureuse: «Quand nous posons que Péguy est vivant, qu'il est actuel [...], la question surgit aussitôt de la relativité de cette actualité. Actuel, pour qui? [...] Péguy étant considéré ici comme émetteur, son œuvre comme véhicule d'images de pères, demandons-nous qui accueille aujourd'hui ces messages, quelles catégories de récepteurs portent en eux aujourd'hui des images semblables permettant la communication. On pressent assez la complexité de l'entreprise, quand on sait que les images émises sont diverses, parfois peut-être contradictoires (du moins en apparence) et que les récepteurs sont non moins divers, parfois certainement opposés entre eux [...]» (218). Prémises théoriques impressionnantes. Guy Lecomte est-il arrivé à tenir compte de l'actualité relative, a-t-il lui-même appliqué sa grille à l'aspect particulier de Péguy? Ne nous laisse-t-il pas un peu sur notre faim? Ne note-t-il pas trop en général «combien les problèmes relatifs à la paternité sont aujourd'hui à la mode»? (234.)

Toutefois, la question: «Actuel, pour qui?» n'est nullement oiseuse. Au contraire, elle va droit au cœur du problème que pose la survie de Péguy et est étroitement liée à une autre: «Actuel, en quoi?» C'est à ces deux questions que se sont efforcés de répondre les participants au congrès de Lecce — qu'il s'agisse de professionnels ou d'amateurs érudits (amateur érudit: «quelqu'un qui aime et quelqu'un qui connaît», 17) — en choisissant les sujets de leurs communications.

Nous entreprenons d'évoquer les travaux de ce congrès sans avoir l'ambition d'en présenter un compte rendu détaillé. Qu'on nous excuse si nous n'allons pas non plus essayer de les apprécier à leur juste valeur. Nous ne croyons pas avoir assez de compétence pour juger de leur apport concret aux recherches sur Péguy. Nous ne désirons que signaler ces *Actes* à l'attention de nos lecteurs et en tracer un tableau sommaire.

Nous ne pouvons passer sous silence les commémorations. Jean Bastaire rappelle deux grands morts en France, Auguste Martin, «véritable fondateur des études péguystes», et Bernard Guyon, dont on connaît les trois ouvrages sur Péguy qui ont fait date — Corrado Rosso remémore Franco Simone, directeur de la revue italienne *Studi francesi*, qui avait appuyé l'initiative d'organiser le colloque de Lecce.

Parmi les allocutions introductives, celle du Recteur d'Urbino Carlo Bo, «Come abbiamo letto Péguy», médite sur les jalons de la fortune de celui-ci en Italie et sur son message qui dépasse les frontières d'un pays. Péguy, y lisons-nous, «è stato un momento della coscienza europea [...] Péguy resta e lo resta in maniera integra il nostro profeta, uno degli ultimi profeti venuti fra di noi non già per annunciarci la verità ma per ricordarci che ci sono dei mezzi, degli strumenti per servire tale verità e cominciare ad attuarla» (23, 28). Hommage que rejoint celui de Roger Secrétain que nous avons déjà cité. C'est l'exposé de Jacques Viard «Péguy et la tradition démocratique et sociale», le plus étendu que contiennent les *Actes*, qui est le centre de gravité de la séance d'ouverture. L'éminent péguyste, se référant à de nombreuses données et procédant par des rapprochements de détail, tâche de démontrer en quelle mesure la vision de Péguy renouait avec la tradition autochtone, française, prémarxiste qui remonte à Pierre Leroux, celui-ci ayant prévu avec une rare lucidité l'effet désastreux, pour la démocratie et pour le socialisme, de la séparation de l'économie et de la politique. Jacques Viard est revenu, au cours du congrès de Lecce, dans une seconde communication («Péguy et Leroux») à sa thèse pour chercher à répondre à la question difficile pourquoi Péguy n'a jamais parlé de Leroux et s'il l'a seulement lu.

Le thème qui groupe les communications de la première séance de travail est l'évolution politique de Péguy. Il y a d'abord l'exposé de Giuseppe A. Roggerone «La dialettica della ragione operante in Péguy e in Rousseau» où l'auteur constate «una puntuale convergenza teorica nella concezione che essi presentano nella sua determinazione concreta e fattiva» (75), convergence qui n'obtient pas l'entier assentiment de Gerald Leroy. Dina Pasini caractérise («Il socialismo giovanile di Péguy») l'humanisme socialiste du jeune Péguy dont la philosophie politique, estime-t-elle, malgré certains aspects utopiques, «è così valida per noi come lo sarà per gli uomini di domani» (105).

Eric Cahm de demander: «Péguy au début du siècle: socialiste ou anarchiste?» Après des observations judicieuses, il répond avec un non résolu à la seconde alternative, tout en admettant que le jeune Péguy, «au moment de l'affaire Dreyfus, a affiché un idéal social anarchisant à très long terme» (116). Corrado Rosso («La cité harmonieuse: un socialisme sans égalité») recherche les raisons de la contestation de l'égalité, du monisme axiologique, manifestés dans *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*. Gerald Leroy ne dissimule pas («L'itinéraire politique de Péguy») qu'il ne partage pas entièrement l'opinion de Jacques Viard sur la pensée politique de Péguy. Celle-ci, selon lui, sans que Péguy se renie, ne reste pas totalement cohérente, «la conjoncture» ayant fait de lui un «homme de gauche qui marche à droite» (135). Dans une communication très informée — «Jaurès, Péguy, classe(s) ouvrière(s), réalisme politique» — déjà mentionnée, Jacques Birnberg conclut au réalisme critique de Péguy. «Péguy n'a pas été plus efficace que Jaurès pour faire venir au monde ce monde nouveau» que tous deux avaient rêvé, mais il a eu moins d'illusions sur ce que la France était en train de devenir, avec le concours des socialistes. Il a compris que la mentalité bourgeoise infectait le parti et le rendait incapable de transformer la société dans le sens de ses idéaux» (151). Giaime Rodano, posant la question si Péguy doit être considéré comme précommuniste ou comme postcommuniste, croit pouvoir donner une réponse en somme affirmative dans les deux sens. On lit aussi avec intérêt les réflexions de Marisa Forcina sur les «Motivi populistici e pauperistici in Péguy». Barbara Bianco arrive, dans sa communication sur «La mistica del popolo in Péguy» à la conclusion qu'il paraît évident «che alla mistica socialista del popolo Péguy sovrapponga sempre di più la mistica cristiana» (171).

La table ronde consacrée à Péguy philosophe et éducateur est introduite par la communication d'André A. Devaux «L'actualité de la pensée philosophique de Péguy», dédiée à Jean Bastaire. Ce n'est pas seulement en témoignage de fraternelle sympathie, comme le proclame la dédicace, c'est aussi en témoignage d'une profonde communauté d'attitude en face de Péguy. Éclairant la philosophie «idéo-existentielle», la «philosophie de la réalité» de Péguy, disciple de Bergson, à tous les niveaux essentiels de son expérience jusqu'au plan de la vie religieuse concrètement vécue, André A. Devaux met en relief les hautes leçons qu'on peut tirer de son œuvre, sa valeur, pour notre époque, «d'avertissement et d'enseignement» (189). Les pages de Jacques Chabot sur «Le présent d'incarnation poétique, politique et mystique» ne s'occupent en réalité que du «présent d'incarnation poétique», réservant la politique et la mystique pour la discussion. Cependant celle-ci n'a pas eu lieu. A qui la faute? Au manque sans doute d'une organisation plus souple du colloque, trop peu de place ayant été laissée aux discussions. Ce reproche a été élevé par Jacques Birnberg et par Anne Roche. Envisageant Péguy dans sa dépendance de Bergson, Jacques Chabot démontre au fond que la durée vécue amène l'auteur poète à expérimenter «pratiquement que nul texte n'est achevé ni définitif aussi longtemps que d'autres se pressent derrière lui» (205).

Rappelons au moins brièvement les sujets de la seconde séance de travail. Eugène Van Itterbeek («La démarche de la pensée de Péguy dans son *De Jean Coste*») analyse dans le détail la suite des idées dans l'œuvre donnée. Guy Lecomte («Actualité des visages de Péguy dans l'œuvre de Péguy») repense à nouveau l'expérience centrale pour Péguy de la paternité à la lumière du double aspect de la «filialité» et de la «paternité proprement dite». Anne Roche («Philosophie de la misère et contradictions sociales chez Péguy») juge — ne prenant que pour départ le titre de l'ouvrage de Proudhon — qu'il s'agit «d'inscrire Péguy dans la problématique de la radicalisation sociologique des intellectuels qui s'amorce dans différents pays d'Europe à partir de 1980» (228) et rapproche ses idées entre autres de certains philosophes allemands. Santa Alberghi relève les aspects de «L'ambiguïté vitale de Péguy», à savoir ceux de son oscillation foncière entre le bergsonisme et le christianisme et le christianisme. Roy Jay Nelson résume «La logique prophétique de Péguy» basée sur la connaissance intrinsèque du réel et Stanley W. Taylor s'intéresse à la manière dont Péguy a inauguré la revanche des «intuitifs» sur les «intellectuels». Quant à Péguy éducateur, Paul Gerbod évoque «L'enseignement en France à l'époque de Péguy» et Simone Fraisse étudie les rapports de «Péguy et des idéologies de l'école» dont l'écrivain «a subi ou repoussé l'emprise selon les avatars de l'histoire politique» (233). Angela Perucca fait ressortir les intuitions profondes en pédagogie de Péguy qui en font un éducateur toujours vivant («Istanze pedagogiche in Péguy») et Nicola Paparella traite de sa dénonciation de l'autoritarisme nocif («Péguy e l' autorità nella scuola»).

Le problème religieux chez Péguy est, à côté du problème de son socialisme, celui qui attire peut-être le plus l'attention de ses exégètes. C'est la troisième table ronde au congrès de Lecce qui lui a été vouée. Une dizaine de communications ont traité de son itinéraire spirituel. Ces textes publiés dans les *Actes* contribuent à mieux mettre en lumière les péripéties de son chemin et l'effort de concilier ce qui, à première vue, peut sembler inconciliable. Qu'on nous pardonne de ne pas citer les sujets qui, à notre avis — qu'ils aient pour auteurs Italo Mancini, Roger Dadoun, A. Prontera, François Tricaud ou d'autres participants — mériteraient tous d'être médités. Qu'il nous soit cependant permis de souligner l'intérêt de l'exposé de Jean Bastaire « Actualité de Péguy chrétien » qui fait ressortir autant l'originalité de Péguy que ce qui en reste profondément vivant.

Les recherches sur la poésie, la langue et le style ont formé le programme de la quatrième table ronde. L'examen de la répétition et des ruptures conduit François Gerbod à établir que Péguy, au lieu d'expliquer l'histoire, la signifie par les formes de son écriture. Simone Fraisse fait remarquer que Péguy l'un des premiers a mis en évidence le rôle du *moi* dans l'élaboration de l'histoire. Renée Balibar, choisissant une perspective sociologique, trouve que Péguy « s'est servi de la répétition pour symboliser la difficulté d'accès des masses au travail du français commun, l'échec national de cet effort » (469). Par contre Piero Mandrillo affirme que, par sa poésie, « Péguy, insomma, voleva quasi creare una trascendenza fatta di parole, di frase, di lasse prosastiche e di strofe: un infinito tessuto verbale che si allinei accanto alla creazione divina, corispettiva et omologa ad essa » (426). Plusieurs communicants — nous ne les énumérons pas tous — limitent leur champ d'investigation, Y. Alain-Favre par exemple présentant une analyse formelle (structurale) de *La Prière de demande*, Aldo Rossellini montrant l'importance de quatre mots — symboles (deux couples de binoms) dans l'œuvre poétique de Péguy et Domenico d'Orta centrant son enquête sur l'antonymie peuple-bourgeoisie dans *L'Argent* et *L'Argent suite*. Mais on lit avec fruit aussi la communication de Maria G. Salvatore Soarpa sur la position de Péguy entre Corneille et Racine et celle de G. Marchi sur Péguy et la comédie.

La cinquième séance de travail a eu pour objet d'élucider les « affinités et convergences ». Il s'agit de relations entre l'œuvre de Péguy et l'œuvre ou la pensée de quelques auteurs. Nous sommes renseignés sur l'influence de Pascal sur le vocabulaire de Péguy (Annie Barnes), sur la rencontre entre Péguy et Bergson (A. Devaux), sur Georges Sorel en tant qu'informateur de Péguy sur E. Renan (Raymond Winling), sur les rapports entre Bernanos et Péguy (Cecilia Rizza), Bloy et Péguy (Giovanni Dotoli) Péguy et le premier groupe de *La Nouvelle Revue Française* (Auguste Angles), Péguy et Mounier (Antonino Comune), Péguy et Camus (Yves Rey-Herme), Péguy et Gide (Enea Balmas).

La dernière séance qui a eu pour thème « Péguy et l'Italie » a repris le type des exposés de la table ronde précédente. Nous voici en face d'études qui confrontent Péguy avec Dante (Pie Duployé), avec Serra (Gastone Mosci) avec Gramsci (V. Carofiglio), avec Balbo (Anna Maria Cantini) et avec Comi (Donato Vallo). Deux seulement élargissent leur enquête sur l'accueil ou l'influence de Péguy en Italie, prospectant d'une part certaines revues (Giovanni Invitto), d'autre part examinant le rôle de médiateur que Giuseppe Prezzolini a joué pour Péguy dans la péninsule (Marinella Cantelmo et Loredana Magi). Ces communications permettent de mieux connaître le rayonnement de Péguy en dehors de la France.

Nous n'avons indiqué que les titres de la plupart des communications du congrès de Lecce. Nous n'avons pu offrir, nous le regrettons, qu'une image infiniment appauvrie de la richesse des *Actes*, de la diversité des méthodes et des points de vue des auteurs, parmi lesquels il y a toute une pléiade de péguystes les plus éminents. Quel dommage que le grand péguyste tchèque, le docteur František Laiichter, n'ait pu prendre part au colloque de Lecce et que son nom ne figure pas aux côtés des autres communicants. S'il y a dans notre pays un connaisseur et admirateur de Péguy pour qui celui-ci a toujours été actuel, c'est František Laiichter. Les lecteurs des *Feuillets* le savent bien. Ils savent aussi qu'il a achevé, en langue tchèque, une grande monographie sur Péguy qui attend sa publication. Cet ouvrage très fouillé couronne une longue vie de communauté érudite et fervente avec l'œuvre et l'esprit de Péguy. Comme Théodore Quoniam František Laiichter peut dire que dès le jour où il s'est, pour la première fois, mis à l'écoute de sa voix, il a été conquis. Son témoignage rejoint celui de tous ceux

qui ne cessent d'être convaincus que Péguy et son message, malgré tant de contradictions et tant de liens qui les rattachent à leur temps, restent toujours vivants dans le nôtre.

Otakar Novák

Sigbrit Swahn. Proust dans la recherche littéraire. Problèmes, méthodes, approches nouvelles. Lund, CWJ Gleerup 1979, «Études romanes de Lund 27», 168 p.

La bibliographie proustienne est aujourd'hui immense et dans un avenir très proche — si ce n'est dès aujourd'hui —, une vie sera trop courte pour permettre d'étudier, ou au moins de lire, tous les livres, articles, essais ou gloses consacrés à la vie et à l'œuvre du grand romancier. Rien de plus naturel, dans cette situation, que de vouloir passer en revue la critique proustienne, en dégager certaines lignes de force et mettre au jour ses principales directions et des problèmes cruciaux sur lesquels se concentre le plus souvent l'attention des proustiens. Mme Sigbrit Swahn a essayé de le faire dans sa thèse de doctorat présentée et soutenue à l'Université de Lund, et on doit lui savoir gré d'avoir entrepris ce travail difficile et en même temps délicat.

Une question s'impose au lecteur qui ouvre le livre de Mme Swahn: la situation dans la critique proustienne a-t-elle suffisamment mûri pour qu'il soit nécessaire de faire un bilan de celle-ci? Faire des bilans est toujours fort utile, mais il semble que l'étude dont nous parlons a paru à un moment particulièrement bien choisi et qu'elle répond à certains besoins objectifs. Le début des années 1970 a été caractérisé, dans les recherches sur Proust, par un événement d'une importance décisive: l'édition «définitive» (dans la mesure où on peut parler dans la relativité des phénomènes historiques de quelque chose de définitif) de *Jean Santeuil* et de *Contre Sainte-Beuve* dans la Bibliothèque de la Pléiade (1971) par les soins de Pierre Clarac et Yves Sandre. La même année (celle du centième anniversaire de la naissance de Proust) ont été publiées des monographies qui représentent la somme des connaissances actuelles sur Proust: l'édition augmentée et corrigée de *Marcel Proust de 1907 à 1914* d'Henri Bonnet, le *Marcel Proust romancier* de Maurice Bardèche et *Proust et le roman* d'Yves Tadié. Les années suivantes ont vu se multiplier les études dont les auteurs ont déjà pu tirer profit de tous les textes de Proust (et, bien sûr, encore d'autres matériaux rendus accessibles au public, telle la *Correspondance* publiée par Philip Kolb) et éventuellement définir leurs théories et hypothèses par rapport aux monographies citées. Vers 1980, le moment est donc venu de faire le premier bilan de cette «nouvelle vague» des études proustiennes, de les confronter avec les résultats acquis aux époques précédentes, et de se poser la question éternellement profitable et intéressante: «où en sont les études...»

Parmi les problèmes actuels des études proustiennes, Mme Swahn en a choisi quelques-uns qui appartiennent à la fois aux plus discutés et aux plus captivants: la genèse du roman proustien, le problème de son genre, les personnages et les structures du roman. Avec une connaissance sûre des textes et des travaux sur Proust, Mme Swahn expose et discute avec une compétence certaine les principales théories et interprétations critiques (par ex. en ce qui concerne la genèse du roman proustien, elle parle successivement des hypothèses d'A. Feuillerat, de R. Vigneron, de B. de Fallois, de Ph. Kolb, de H. Bonnet et de P. Clarac). L'auteur fait voir nettement le travail que la critique littéraire a accompli pour la meilleure connaissance de Proust et de son œuvre, mais en même temps elle montre la quantité de problèmes qui attendent encore d'être résolus. Et il y en a parmi ceux-ci quelques uns qui sont loin d'être marginaux! On ne sait toujours pas par ex. à quel moment précis la *Recherche du temps perdu* a été conçue, on n'a pas résolu le problème du genre du roman proustien, c'est-à-dire le problème de la *Recherche* en tant que roman et autobiographie, etc.

Le livre de Mme Swahn est clair, bien pensé et bien écrit et on le lira sans aucun doute avec grand profit. On pourrait peut-être regretter certaines lacunes. La langue de Proust mériterait, à notre avis, une attention plus particulière (par ex. le livre de Jean Milly sur *La phrase de Proust dans A la Recherche du temps perdu*, 1974, n'est